



HAL
open science

Quelle éducation pour les filles des Lumières ? Louise d'Épinay, Caroline de Genlis et Isabelle de Charrière : quels discours sur l'éducation féminine dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ?.

Sandrine Aragon

► To cite this version:

Sandrine Aragon. Quelle éducation pour les filles des Lumières ? Louise d'Épinay, Caroline de Genlis et Isabelle de Charrière : quels discours sur l'éducation féminine dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ?.. *Ecrits de civilité et d'éducation dans l'Europe des lumières - Writings on education and courtesy in the period of Enlightenment*, 9, 2005, *Le spectateur*. hal-02468401

HAL Id: hal-02468401

<https://hal.science/hal-02468401>

Submitted on 5 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SANDRINE ARAGON

Quelle éducation pour les filles des Lumières ?

Louise d'Épinay, Caroline de Genlis et Isabelle de Charrière : quels discours sur l'éducation féminine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ?

Le succès de l'*Émile ou de l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau révèle, au milieu du XVIII^e siècle, l'existence d'un lectorat d'ouvrages pédagogiques très important : précepteurs, parents et surtout mères de filles n'allant pas au collège... nombreux sont les adultes en quête d'écrits d'éducation. Face à la pénurie de livres susceptibles de répondre à cette demande d'instruction, certaines femmes n'ont pas hésité à prendre la plume, malgré les anathèmes du grand homme sur les "femmes auteurs". La rédaction d'ouvrages pédagogiques semble encore le seul type d'écriture qu'une femme de la bonne société puisse justifier à l'époque, elle peut arguer qu'il s'agit d'une démarche utilitaire et dans la droite ligne de ses fonctions maternelles et donc éviter les accusations de bel esprit frivole. Face aux besoins de l'éducation féminine, des femmes cultivées de la haute société ont suivi le chemin tracé par Mme de Maintenon un siècle plus tôt et par les écrits de Mme de Lambert. Mme d'Épinay, notamment, avec le premier volume des *Conversations d'Émilie* (1774) dessine les principes d'une éducation éclairée fondée sur la discussion entre mère et fille ; Mme de Genlis, après avoir écrit des pièces de théâtre pour l'instruction des jeunes filles, rédige une somme pédagogique avec son roman *Adèle et Théodore* en 1782) ; j'ajouterai Isabelle de Charrière, la belle Hollandaise, qui glisse quelques principes sur l'éducation des filles dans *Les Lettres écrites de Lausanne* (1785).

Ces trois femmes auteurs connaissent parfaitement les théories de Rousseau, elles l'ont bien lu et les deux premières l'ont fréquenté assidûment : quels discours tiennent-elles sur l'éducation des filles ? Comment se situent-elles par rapport à ce discours masculin dominant ?

Tout d'abord, leurs discours diffèrent radicalement de ceux des hommes contemporains, auteurs de fictions, qui s'intéressent à l'éducation féminine. Après Rousseau, peu d'hommes se sont illustrés à la fin du XVIII^e siècle par leurs théories de l'éducation. On retrouve toutefois la question de l'éducation féminine dans les fictions écrites par des hommes, notamment dans les romans libertins.

La même année qu'*Adèle et Théodore* est paru le célèbre roman de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*. En 1784, Rétif de la Bretonne dans *La Paysanne pervertie*, s'est également intéressé au problème. Mirabeau, dans une version encore plus érotique, a proposé aussi un récit d'éducation de jeune fille

dans le roman *Le rideau levé ou l'éducation de Laure* à la même époque. Le topos de la jeune fille innocente pervertie par un libertin (qui utilise des livres pour la séduire) très présent au début du siècle, est réutilisé dans ces romans. L'éducation se fait toujours au détriment de la vertu, que ce soit pour la jeune Cécile de Volanges ou pour la marquise de Merteuil, autodidacte très instruite MAIS libertine. La collusion entre lecture et sexualité débauchée, est constamment mise en évidence dans ces fictions, pour le plus grand plaisir des lecteurs libertins¹.

Face à ces images de jeunes filles perverties par la lecture, Mme d'Epinau, Mme de Genlis et Mme de Charrière proposent des personnages de jeunes lectrices extrêmement sages, qui s'instruisent et acquièrent leur sagesse par la lecture. Le discours de ces femmes rompt donc totalement avec le topos de la lecture féminine libertine au XVIIIe siècle.

Elles remplacent le couple "lectrice et libertin séducteur" par celui de la "mère veillant sur sa fille". Ces auteurs, lectrices de Rousseau, retiennent certaines notions rousseauistes dans leurs principes éducatifs : elles décrivent toutes trois des jeunes filles guidées par des mères très présentes par exemple; elles ne sont point mises en nourrice ou au couvent mais élevées, de leur plus jeune âge jusqu'à leur mariage, par une mère préceptrice fidèle, à l'instar de Sophie dans *Emile ou de l'éducation*.

Toutes ces mères préconisent une éducation au grand air et laissent leurs filles grandir et se développer librement sans coquettes parures, comme le conseille vivement Rousseau. La mère des *Conversations d'Emilie* invite la fillette à aller courir dans le parc plutôt que de rester dans sa chambre. *Adèle et Théodore* de Mme de Genlis, s'ouvre sur une lettre de la baronne d'Almane annonçant son départ de Paris avec son mari et ses deux enfants en bas âge pour le Languedoc ; ils s'éloignent pour éduquer leurs enfants à la campagne. La mère de Cécile, dans *Les Lettres écrites de Lausanne*, la décrit comme une jolie jeune fille, qui a l'air d'une paysanne tant elle a grandi au grand air.

Toutes trois insistent également sur le fait qu'elles ne veulent surtout pas faire de leurs filles des savantes mais des jeunes femmes sages et vertueuses qui deviendront des épouses fidèles et des mères attentives. La baronne d'Almane écrit même dans l'œuvre de Mme de Genlis :

"... on doit éviter avec soin d'enflammer l'imagination des femmes et d'exalter leurs têtes ; elles sont nées pour une vie monotone et dépendante."²

¹ Même si Choderlos de Laclous s'écarte des anathèmes de Rousseau. Son essai sur l'éducation féminine, publié un an après *Les Liaisons dangereuses*, s'inspire du maître mais arrive à d'autres conclusions. Voir Choderlos de Laclous, *De l'éducation des femmes* (1783), (Grenoble, Jérôme Millon, 1991).

² Mme de Genlis, *Adèle et Théodore* (Paris, Michel Lambert, 1782, vol. 1, lettre X, p. 39).

Par de tels discours, elles se défendent ainsi contre toutes les attaques à l'encontre des femmes savantes pédantes et distinguent leurs filles du "bel esprit qui restera fille toute sa vie" selon Rousseau.

Cependant, leurs discours ne suivent pas totalement celui du grand homme, elles s'en écartent notamment sur les enseignements donnés aux jeunes héroïnes. Elles ne remettent pas au mari le soin d'instruire leurs femmes à leur convenance comme le souhaite Rousseau dans *l'Emile*. Elles jugent l'éducation essentielle pour qu'une femme soit heureuse dans son foyer³ et défendent le bonheur d'être instruite. Mme d'Epainay rappelle qu'elles doivent éduquer leurs enfants et que "pour instruire, il faut être instruite"⁴. Son héroïne se plaint de son manque d'instruction et sa fille Emilie, qui n'a pas dix ans dans le premier volume des *Conversations*, lit, réalise des synthèses, des notes de lecture et commente avec sa mère des auteurs tel que Plutarque. Quant à Mme de Genlis, elle multiplie les activités et les enseignements d'Adèle dans son roman : une nourrice anglaise lui enseigne l'anglais à six mois, afin qu'elle le parle comme sa langue maternelle ; un maître de dessin italien l'entraîne très jeune en lui parlant italien. Elle parle et lit ensuite en trois langues, dessine, joue de la musique et est capable de s'occuper, d'apprendre et d'enseigner dans de multiples domaines (histoire, géographie, littérature, géométrie...) sans oublier bien sûr la morale et la religion très présentes dans son éducation. L'héroïne d'Isabelle de Charrière n'a pas un plan d'éducation aussi rempli et aussi strict mais sa mère lui a "appris à lire et à écrire dès qu'elle a pu prononcer et remuer les doigts" et lui a fait apprendre le latin pour qu'elle ne fasse pas de fautes de français⁵.

Les images de lectrices présentes dans ces romans pédagogiques diffèrent donc totalement des images de "jeunes filles perverties par leurs lectures". De vastes domaines de connaissances sont ouverts aux jeunes filles dans les romans des auteurs féminins, sans péril. L'objectif déclaré est de former de jeunes femmes autonomes, sachant s'orienter sur les chemins du savoir et apprendre en autodidacte tout en formant les autres. La différence est nette avec les ouvrages des auteurs masculins contemporains, qui au mieux déplorent dans les fictions l'éducation inadaptée des couvents ou les lectures féminines (trop savantes pour leur entendement ou trop romanesques pour qu'elles soient heureuses dans leur

³ "Rousseau peut bien enfermer les femmes dans leur foyer, Mme d'Epainay leur donne la grande recette pour s'en évader. Elle renverse le principe de dépendance établi par Jean-Jacques. C'est là la critique la plus évidente jamais faite en ce temps à la doctrine de Rousseau. C'est également l'incomparable grandeur de Mme d'Epainay d'avoir compris deux siècles avant beaucoup d'autres que les femmes devraient œuvrer elles-mêmes pour leur bonheur et ne pas s'en remettre uniquement aux hommes" selon Elisabeth Badinter (*Emile, Emilie ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1983, p. 395).

⁴ Mme d'Epainay, *Les Conversations d'Emilie*, Douzième conversation (Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 238).

⁵ Isabelle de Charrière, *Lettres écrites de Lausanne, (Isabelle de Charrière, Romans*, Paris, éd. du Chemin vert, 1982, p. 32).

vie quotidienne). Les œuvres des femmes auteurs offrent de véritables programmes de formation à leurs lectrices virtuelles.

Ce sont des romans féministes, faits pour faire avancer la condition féminine. Les auteurs ne se contentent pas de montrer que des jeunes filles peuvent lire sans danger et apprendre avec profit, Mme d'Epinay et Mme de Genlis incluent également dans leurs fictions des exercices et des programmes gradués en fonction de l'âge de leurs héroïnes.

Mme d'Epinay, dans *Les Conversations d'Emilie*, explique comment accompagner les lectures de l'enfant : lui faire copier et résumer les passages difficiles pour son âge, lui montrer les incohérences de certains textes littéraires. Mme de Genlis donne à la fin du roman le programme de lecture d'Adèle depuis l'âge de six ans jusqu'à vingt-deux ans. Elle décrit et explique certains exercices qui visent à développer l'esprit critique de ses deux enfants : la mère pédagogue a imaginé par exemple une correspondance fictive entre un frère et une sœur séparés ; lui est à Paris, elle en province. Il fait de mauvaises lectures et des liaisons dangereuses, il en parle à sa sœur dans ses lettres ; elle lui répond en argumentant pour lui montrer les dangers encourus et les erreurs de ses raisonnements. En donnant une à une les lettres de ce garçon imaginaire à sa fille, elle l'intéresse au personnage et lui confie la tâche de guider sur le droit chemin le jeune homme par son argumentation. Elles corrigent ensemble les lettres d'Adèle et la mère lui lit ensuite sa version de la lettre, elle procède donc ainsi à une évaluation avec correction de la rédaction de l'élève. De plus, elle met en valeur par cet exercice les défauts de certains livres et développe l'esprit critique de la jeune fille.

Même si son rôle de femme honnête consiste à obéir et à se taire, Adèle est formée pour être semblable à Julie, dirigeant son domaine, plutôt qu'à Sophie. Son éducation n'a rien à envier à celle de son frère. Elle bénéficie tout comme lui des sorties éducatives : visites d'usines, de manufactures accompagnées de lectures de l'Encyclopédie. Elle effectue avec ses parents le voyage initiatique en Europe réservé traditionnellement aux garçons. Pendant ces voyages, la formation ne cesse pas un instant et elle est mixte : les parents et les enfants rendent compte de leurs lectures au groupe puis les commentent et les critiquent ensemble.

Isabelle de Charrière ira plus loin encore dans le combat pour la "parité". A la fin du siècle, dans le roman *Trois femmes*,⁶ son héroïne Constance imagine de faire élever deux jumeaux de sexes différents à l'écart du monde en donnant au garçon des habits et des jouets de filles et à la fille les attributs des garçons, afin de voir comment ils grandissent. Le vent de la révolution française a soufflé lorsque paraît le livre en 1797. Dans *Les Lettres de Lausanne*, elle se contente de

⁶ Isabelle de Charrière, *Trois femmes*(1797), (*Romans*, Paris , Le Chemin Vert, 1982).

donner la même instruction latine à Cécile et à son cousin, "pédant et jaloux petit amant" de la jeune fille et de laisser rêver la mère à une société matriarcale dans laquelle le bonheur de sa fille ne dépendrait pas d'un beau mariage.

Ces textes accordent donc aux femmes les mêmes capacités intellectuelles qu'aux hommes et ils expliquent aux lectrices réelles comment développer l'esprit des nouvelles générations de femmes. Bien plus, ils s'opposent aux allégations de Rousseau et de tous les contempteurs des femmes auteurs et mettent en valeur ces dernières.

Mme d'Epinay loue les pièces de théâtres éducatives de Mme de Genlis, ses premières œuvres contemporaines des *Conversations d'Emilie*. Au sein d'un petit conte introduit dans la douzième conversation :

"Ces comédies charmantes étaient l'ouvrage d'une dame de la cour, célèbre par les grâces de son esprit et par la diversité de ses talents. Elle s'était soustraite à la société dont elle faisait le charme, pour consacrer son temps à un but infiniment plus intéressant et plus noble. Il était bien naturel qu'à la cour de Régentine il se trouvât une femme d'un mérite si rare ; mais personne ne pouvait concevoir, comment une Princesse aussi éclairée ne lui avait pas confié l'éducation de ses filles."⁷

Elle donne également les œuvres de Mme de Lambert à lire à Emilie, en parallèle avec la lecture des *Méditations* d'un auteur masculin, et elle lui prédit qu'elle verra très vite le texte qu'elle préfère :

Mère : (...) je vous donnerai moi les cahiers d'une femme d'un grand mérite de ma connaissance.

Emilie : Qu'est-ce qu'il y a dans ces cahiers ?

Mère : Elle a fait l'extrait des vies des hommes illustres de Plutarque, à l'usage d'une jeune personne qui en a singulièrement profité. Vous savez ce que c'est qu'un extrait, et vous comprenez qu'elle a rapproché les traits les plus remarquables de tous les grands personnages de l'antiquité. Si cela vous convient, après chaque Méditation vous lirez un de ces extraits ; nous verrons lequel de ces deux ouvrages vous aimerez le mieux à la longue."⁸

La comparaison entre l'œuvre de l'auteur masculin et celle de Mme de Lambert a pour but de faire briller les qualités de l'œuvre féminine. La solidarité féminine fonctionne bien, les femmes auteurs se renvoient les compliments et références élogieuses : *Les Conversations d'Emilie* font partie des premières lectures d'Adèle. Mme de Genlis lui donne aussi à lire les *Dialogues* de Mme de La Fite, *Les Lettres péruviennes* de Mme Riccoboni en italien, les poésies de Mme Deshoulière, elle évoque le théâtre de Mlle Barbier, et bien sûr les *Lettres* de

⁷ Mme d'Epinay, *Les Conversations d'Emilie*, Quatorzième Conversation, p. 286. Le *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* de Mme de Genlis était paru chez Panckouke en 1779 et chez Lambert et Baudouin en 1780.

⁸ Mme d'Epinay, *Les Conversations d'Emilie*, Seizième conversation, p. 338-339.

Mme de Sévigné. Les femmes auteurs ne sont pas les seules citées ; Mme de Genlis ne tarit pas d'éloge par exemple pour Fénelon et son *Télémaque* et elle loue les romans vertueux de Richardson. Toutefois, elles placent dans leurs programmes de lecture des œuvres de femmes auteurs sans faire d'écart avec celles des auteurs masculins, et c'est là une évolution notable.

Au sein de ces œuvres, les programmes éducatifs très larges pour des jeunes filles tout comme les références aux œuvres des auteurs féminins célèbres tendent donc à gommer les différences entre homme et femme, à montrer le chemin vers l'égalité des sexes.

Ce n'est pas seulement par leurs discours au sein de leurs œuvres que ces femmes auteurs ont contribué à l'avancée des femmes dans la sphère du savoir. Leur acte d'écriture en lui-même a constitué une progression importante pour la cause féministe.

Louise d'Épinay, connue pour ses relations avec Rousseau, Duclos, Diderot, Voltaire et surtout Grimm, a élevé ses enfants avec une attention inaccoutumée dans sa classe sociale. Elle a envoyé ses premiers écrits à Rousseau, *Lettres à mon fils*, il en a critiqué le style peu adapté à l'enfance. Elle a poursuivi sa tâche d'éducatrice en élevant sa petite fille, Emilie, et en écrivant *Les Conversations d'Emilie*, centré désormais sur l'éducation féminine. Elle se présente comme une simple femme, une mère ayant élevé plusieurs enfants, qui fait part de cette expérience au public. Cette démarche modeste a plu ; elle a reçu la première le prix Monthyon récompensant l'ouvrage de l'année "dont il pourrait résulter le plus grand bien pour la société"⁹ et a été couronnée par l'Académie française en 1783. Elle a eu la primeur sur un livre de Daubenton sur les moutons, un ouvrage de Parmentier sur les pommes de terre et sur *Adèle et Théodore* de Mme de Genlis¹⁰.

En lice, face à elle, Caroline de Genlis a connu d'autres honneurs : mère elle-même de deux filles, elle a écrit pour elles des pièces de théâtre qui ont eu du succès dans la bonne société. Elle a pris en charge les deux jumelles de la duchesse de Chartres à l'âge de deux ans et s'est retirée en pleine gloire mondaine du Palais Royal pour les élever à l'écart dans un pavillon spécialement conçu pour ses desseins pédagogiques. En 1781, elle a publié sous son nom *Les Annales de la vertu ou cours d'histoire à l'usage des jeunes gens*. En 1782, les mille deux cents pages d'*Adèle et Théodore* font connaître ses théories pédagogiques au moment même où la haute société apprend avec stupéfaction

⁹ Prix fondé en 1782 par M. de Monthyon pour récompenser "l'ouvrage en prose paru dans l'année, le plus utile et le mieux écrit". Mme d'Épinay présentait le second volume des *Conversations d'Emilie*, le premier ayant connu un grand succès sept ans plus tôt.

¹⁰ Mme de Genlis croyait avoir le prix. Elle avait mené campagne auprès de ses partisans à l'Académie et dénigré l'ouvrage de sa rivale : "un ouvrage plein de fautes de langage, sans intérêt... qui n'est connu que parce que je l'ai loué... qui contient vingt pages de phrases qui ne sont pas françaises et de mots dont les seules femmes de chambre servent. Cependant opposée aux Encyclopédistes par ses conceptions religieuses, elle eut trois fois moins de voix que sa rivale. Voir à ce sujet Gabriel de Broglie, *Madame de Genlis* (Paris, Librairie Académique Perrin, 1985, p. 117 et suivantes).

que le duc de Chartres lui confie également l'éducation de ses deux garçons et que pour la première fois une femme est nommée "gouverneur" d'un prince. Au pavillon de Bellechasse, elle a donc dirigé une école mixte et formé un futur roi : Louis Philippe. Son parcours l'a menée beaucoup plus loin que celui de son héroïne dans *Adèle et Thérédore*, simple mère gérant l'éducation de sa fille au mieux et écrivant de temps à autres des livres d'éducation pour suppléer aux manques criants d'ouvrages dans ce domaine. Auteur de 84 livres entre 1779 et 1787, elle a connu un succès plus important encore sous le Consulat et l'Empire. Forte de cette position d'auteur à succès, elle a publié un essai en 1811 : *De l'influence des femmes dans la littérature*, et elle a entrepris rien de moins que de réécrire l'Encyclopédie en supprimant toutes les références contraires à la Religion.

Le but d'Isabelle de Charrière n'est pas de dresser un programme pédagogique¹¹ dans les *Lettres écrites de Lausanne* mais de parler de l'éducation féminine et de ses difficultés. A l'encontre de certaines femmes auteurs de la noblesse parisienne, qui cherchent à préserver leur image sociale, elle a consacré ses romans aux problèmes spécifiquement féminins : l'éducation, le mariage, les drames conjugaux...¹². Elle n'a pas vécu dans le microcosme parisien mais elle a contribué à la reconnaissance des femmes de lettres.

Ces femmes sont allées moins loin dans leurs œuvres que dans leur vie... Issues de milieux nobles et aisés, Mmes de Genlis et d'Epinay ont avancé doucement vers le statut de femme écrivain en s'abritant derrière l'utilité de leur tâche d'éducatrice. Dans la fiction de Mme de Genlis, Mme D'Almane, la mère d'Adèle et Théodore, s'excuse de produire toujours de nouveaux ouvrages d'éducation mais elle supplée au manque pour le bonheur de ses enfants et pour aider les autres parents. De plus, elle réserve l'éducation de son fils à son mari même si elle écrit aussi pour son fils.

Tout le monde n'est pas prêt à l'époque à accepter une femme dirigeant l'éducation des hommes, la cabale qui a suivi l'annonce de sa nomination au poste de gouverneur l'a bien montré¹³. Une fois engagée dans l'écriture et écrivain prolifique, Mme de Genlis a pris plus ouvertement le parti des femmes

¹¹ Isabelle de Charrière juge le programme de Mme de Genlis irréaliste d'ailleurs. La mère de Cécile déclare dans une lettre à son amie que l'éducation de Cécile n'est pas un roman comme *Adèle et Théodore* :

"Mais songez que ma fille et moi ne sommes pas un roman comme Adèle et sa mère, ni une leçon, ni un exemple à citer." I. de Charrière, *Lettres écrites de Lausanne*, sixième lettre (*Op. Cit.*, p. 33).

¹² Camille Aubaud, qui lui consacre un chapitre particulier dans *Lire les femmes de lettres*, écrit : "il semble que la romancière se soit engagée à décrire les effets de l' "inhibition psychique" provoquée par ce contrat social qui met les femmes en position de dépendance". Camille Aubaud, *Lire les femmes de lettres*, Paris, Dunod, 1993, p.80.

¹³ "Selon un libelle de 1782 : "Elle avait prélué dans un boudoir à l'école de Platon, et elle ne fit qu'un saut d'un sofa voluptueux au fauteuil pédantesque du gouverneur". On plaisanta que le duc de Luynes qui était très gros sollicitait la place de nourrice du dauphin, on surnomma La Harpe, qu'on soupçonnait d'écrire les ouvrages de Mme de Genlis, "sous-gouvernante"; et bien des femmes la critiquèrent, telle la baronne d'Oberkirch, qui écrivit : "Mme de Genlis, le gouverneur, est une manière de vaniteuse. C'est une femme à système qui quitte son grand habit pour les culottes d'un pédagogue." (G. de Broglie, *Madame de Genlis*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1985, p. 114-115).

auteurs avec son essai sur le rôle des femmes en littérature, sans cesser d'insister sur l'importance d'être utile par ses écrits¹⁴.

On peut donc bien parler ici d'écrits féministes puisque ces œuvres se distinguent des discours masculins contemporains afin de faire avancer l'éducation féminine et l'image des femmes de leur temps. Les personnages de jeunes filles représentés tranchent avec le topos de la jeune innocente découvrant la lecture pour sa perte, courant dans les romans libertins contemporains, ainsi qu'avec les discours de Rousseau. Héroïnes, vives, instruites et néanmoins sages, elles se chargent de connaissances pour le bien de leur famille. Aucun domaine ne leur est fermé ; bien éduquées et suivies, elles peuvent prétendre à une éducation équivalant à celle des garçons. Leurs mères, fidèles éducatrices à leurs côtés sont aussi porteuses d'une image nouvelle de la femme et notamment de la femme auteur de textes éducatifs, réalisant une œuvre utile pour la société. Les lectures qu'elles donnent aux jeunes héroïnes mettent en valeur les travaux des femmes auteur.

Ces écrits ont aussi permis à leurs auteurs de faire progresser la condition féminine historiquement. Ces livres ont servi leur parcours personnel et leur accès à des honneurs rares pour les femmes de l'époque : le couronnement par l'Académie pour Mme d'Epinay, la nomination au poste de gouverneur et non de gouvernante d'un prince, privilège inédit pour une femme, pour Mme de Genlis.

Malgré la prégnance des théories de Rousseau en cette fin de siècle, elles ont su se faufiler dans la seule voie légitime pour une femme : l'éducation des enfants et partir de préceptes rousseauistes pour développer des programmes d'éducation féminine ouverts et éclairés, donnant des clés concrètes à leurs lectrices pour faire évoluer la condition des femmes dans la société.

BIBLIOGRAPHIE :

Œuvres du XVIIIe siècle citées

¹⁴ L'essai de Madame de Genlis est intitulé : *De l'influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs ; ou précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*. Par Mme de Genlis (A Paris, chez Maradan, Libraire, rue des grands-Augustins, n°9, 1811).

Le parcours de Mme Madeleine de Scudéry, par exemple, au milieu du XVIIe siècle a été tout autre : elle a commencé en 1642 par un ouvrage à la gloire des femmes de lettres : *Les Femmes illustres ou les harangues héroïques* (Paris, Côté femmes, 1991) puis a progressivement diminué son engagement féministe au fur et à mesure que son succès croissait. Après la vague de textes ridiculisant les précieuses, ses personnages invitent plutôt les lectrices à ne pas se rendre ridicules en s'engageant dans l'écriture. Issue d'une famille de la petite noblesse, désargentée, son désir d'intégration dans les hautes sphères, l'a conduite à cette modération. Au contraire, Mme de Genlis a fréquenté les plus hauts personnages du royaume à ses débuts et s'est ensuite exclue du Palais Royal lorsqu'elle s'est engagée pleinement dans ses fonctions d'éducatrice et d'écrivain. Vivant de ses écrits, grâce à sa réputation d'écrivain, après la révolution, elle invite à reconnaître le rôle des femmes auteurs.

- Charrière (Isabelle de), *Lettres écrites de Lausanne*, [In] *Isabelle de Charrière, Romans*, Paris, éd. du Chemin vert, 1982.
- Choderlos de Laclos, *De l'éducation des femmes* (1783), Grenoble, Jérôme Millon, 1991.
- Epinay (Louise d'), *Les Conversations d'Emilie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996.
- Genlis (Caroline de), *Adèle et Théodore*, Paris, Michel Lambert, 1782, 3 volumes.
- Genlis (Caroline de), *De l'influence des femmes sur la littérature française comme protectrices des lettres et comme auteurs ; ou précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, à Paris, chez Maradan, Libraire, rue des grands-Augustins, n°9, 1811.
- Rousseau (Jean-Jacques), *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, édition René Pomeau, Paris, Garnier, 1960.
- Rousseau (Jean-Jacques), *Emile ou de l'éducation*, édition Michel Launay, Paris, Garnier-Flammarion, 1966

Etudes du XXe siècle sur ces auteures :

- Aragon (Sandrine), *Des liseuses en péril : images de lectrices dans les textes de fiction (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- Badinter (Elisabeth), *Emilie, Emilie ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle*, Livre de poche, Paris, Flammarion, 1983.
- Broglie (Gabriel de), *Madame de Genlis*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1985.
- Starobinski (Jean), "Les Lettres écrites de Lausanne de Mme de Charrière : inhibition psychique et interdit social", [In] *Romans et lumières au XVIIIe siècle*, Paris, éd. sociales, 1970, p. 130-151.
- Trousson (Raymond), *Isabelle de Charrière : un destin de femme au XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1994.
- Trousson (Raymond), *Défenseurs et adversaires de Jean-Jacques Rousseau : d'Isabelle de Charrière à Charles Maurras*, Paris, Honoré Champion, 1995.
- Weil (Michele), "Mme de Genlis épistolière : lettres d'une femme de lettres ou vers une poétique de la lettre féminine ou l'être en lettres", [In] *Femmes en toutes lettres : les épistoliers du XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire foundation, 2000 : 04, p. 193-210.